

Hospitalité et amitié

Antoine VIADER

Avant de donner la parole à Michel Balat, je vais me permettre de vous signaler dans la suite de ce qui se disait dans la discussion avant la pose, deux petits bouquins de Derrida, l'un s'appelle : " Cosmopolites de tous les pays, encore un effort ! ", et surtout l'autre qui est très riche sur ces questions d'hospitalité : " Adieu à Emmanuel Lévinas ".

Bien ! Michel Balat, tu as la parole.

Michel BALAT

Merci !

Enfin, cette question de l'hospitalité m'a fait beaucoup travailler mais pour autant, je n'ai pas produit, c'est habituel, un texte à lire. J'ai pris des notes que, sans doute, je ne consulterai pas !

On pourrait commencer par un livre de Victor Klemperer, publié chez Albin Michel, dont le titre est " L.T.I. ", trois lettres de l'alphabet qui signifient " Lingua Tertii Imperii " — La langue du troisième Reich. Victor Klemperer était philologue, professeur de Lettres françaises à l'Université de Dresde, jusqu'à sa destitution en 1935, à l'âge de 55 ans. Il a vécu dans cette ville jusqu'à sa mort en 1960. Il a donc connu, lui, le Juif, le stalinisme succédant au nazisme. Pour résister, il lui est apparu comme indispensable de repérer dans la langue allemande de ce moment-là, aussi bien écrite que parlée, quels étaient les mots qui étaient des mots toxiques de la langue, autrement dit des mots qui portaient avec eux le fascisme montant, rayonnant, triomphant et déclinant, comme, d'ailleurs, le stalinisme qui l'a suivi. Cela lui permet d'ailleurs de souligner que certains des mots fondamentaux de la langue nazie, analysés avec beaucoup de précision, se retrouvent encore dans le discours stalinien de l'époque. Laissons un instant la parole à Klemperer :

" Mais la langue ne se contente pas de poétiser et de penser à ma place, elle dirige aussi mes sentiments, elle régit tout mon être moral d'autant plus naturellement que je m'en remets inconsciemment à elle. Et qu'arrive-t-il si cette langue cultivée est constituée d'éléments toxiques ou si l'on en a fait le vecteur de substances toxiques ? Les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde, elles semblent ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir. Si quelqu'un, au lieu d'" héroïque et vertueux ", dit pendant assez longtemps " fanatique ", il finira par croire vraiment qu'un fanatique est un héros vertueux et que, sans fanatisme, on ne peut pas être un héros. Les vocables " fanatique " et " fanatisme " n'ont pas été inventés par le Troisième Reich, il n'a fait qu'en modifier la valeur et les a employés plus fréquemment en un jour que d'autres époques en des années. "

Il y a dans notre langue des contaminations de ce type-là, des floculations de toxiques dans certains mots. J'en ai un que je vous livre parce qu'il me paraît être le plus gros et qu'il nous concerne très directement, c'est " exclu ". Je crois que " exclu " est un mot toxique, un mot qui porte lui-même une violence potentielle tout à fait extraordinaire : comme si on pouvait exclure ! Comme vous le savez les exclus, c'est à peu près n'importe qui, ça couvre un champ absolument indéterminé. Exclure semble être un des termes, mais il y en a d'autres. En tout cas, ce travail d'herbier, si je puis dire, des toxiques, est un travail très intéressant à faire, à opérer, ne serait-ce que pour pouvoir résister à ce qu'on entend.

Il m'a paru intéressant d'aborder l'hospitalité par le biais du mot et de voir ensuite ce que ça donne. C'est souvent intéressant ce genre de voyage dans les mots. Je ne suis pas spécialiste de ces choses-là, il faut être philologue, linguiste, grammairien ; il faut connaître quantité de langues. Il vaut mieux se tourner vers ceux qui savent et voir un peu comment ils en parlent. Un des plus extraordinaires, mais peut-être n'est-ce pas exact, c'est Émile Benveniste dans son

“ Vocabulaire des institutions indo-européennes ”. Il me semble qu’il apporte des lumières tout à fait considérables, — il est très critique et pose les problèmes, même si parfois il ne les résout pas. Il est tentant d’essayer de contribuer un petit peu à ses analyses, avec les moyens du bord.

Chez Benveniste, il y a deux chapitres fondamentaux sur la question de l’hospitalité, le premier qui s’appelle “ l’hospitalité ”, ça tombe bien, et le second “ philos ”.

En somme, hospitalité semble venir, (je dirai “ vient de ”, c’est plus simple) vient de la conjonction de deux termes qui sont d’ailleurs chacun d’entre eux très intéressants, “ hostes ” ou “ hostis ”, ce n’est pas très net, et puis le mot “ pot ”. Ce dernier est un mot passionnant parce qu’après une analyse critique de ce mot dans le chapitre en question, Benveniste fait remarquer, que contrairement à ce que d’autres pensaient, mais ça, nous, on s’en fout un peu, signifie en fait quelque chose comme “lui-même”, “précisément”, “celui-là”. Je ne vais pas développer ça, bien que ce soit très intéressant, ne serait-ce que pour les discussions actuelles sur la question de la singularité.

Le terme “ hostes ” signifie en latin des choses très dissemblables. Il signifie l’“ hôte ”, bien entendu. Mais il signifie aussi l’étranger, puis il se dérive en l’“ ennemi ”, — “ hostilité ” provient d’“ hôte ”. Il y a donc trois sens, un peu difficile à mettre ensemble. “ Hostes ”, — ça confirme ce que disait Houria tout à l’heure —, est toujours pris au sens d’un contrat, et même d’un contrat extrêmement précis, puisqu’il donne lieu, non pas uniquement à un échange (ça donnera aussi lieu à un échange, nous verrons ça plus loin) mais au fait que, lorsque le contrat se fait, ce qui marque le contrat, c’est un acte qui consiste en ceci : un anneau, par exemple, est coupé en deux parties égales, et chacun reçoit un morceau qu’il va garder aussi longtemps que le pacte. C’est ce que les Grecs appelaient le “ symbolon ”. Nous pouvons noter que chacune des parties représente la part absente et, ce faisant, rappelle le pacte auquel il a donné lieu par le rappel de l’anneau complet avant le pacte. Bien entendu, c’est la fonction fondamentale qui est la fonction de complétude. Dans le langage de sémiotique, nous appelons ça une tessère. Le pacte de l’“ hostes ” donne lieu à la production d’une tessère. Puis Benveniste examine avec beaucoup de détails l’échange en question en s’appuyant sur l’histoire du don et du contre-don chez Marcel Mauss. Il dit ceci : “ hostes ” intervient toujours dans le cadre d’un échange, mais un échange égal, contrairement à l’échange don — contre-don analysé par Mauss qui est, lui, un échange inégal, puisqu’il faut qu’au don fait soit retourné un don de plus grande valeur. Nous ne sommes donc pas ici dans le cadre du don au sens de Mauss, mais à un rappel de la tessère, c’est-à-dire un rappel de ce qui a été l’unité primordiale de quelque chose qui a été coupé en deux parties égales. Cette notion d’égalité des deux parties en présence est en soi intéressante. Cela signifie que, au principe même, “hostes” désigne un contrat, c’est-à-dire quelque chose qui comporte nécessairement deux parties égales et qui peut être renouvelé. C’est ce que, d’une certaine façon, Houria signalait... Elle a déjà tout dit.

Cela montre le caractère hautement réciproque de ce qu’est l’“ hostes ”. En français, d’ailleurs, cette réciprocité est marquée par le fait que c’est le même nom qui désigne les partenaires. Benveniste invente à ce propos un mot — qui n’a pas eu de succès, Dieu soit loué, parce qu’il n’est pas très joli —, il appelle ça l’“ hospitant ” et l’“ hospité ”. Mais cette distinction hospitant — hospité est ruinée par l’idée même d’hôte qui est justement quelque chose de tout à fait bilatéral.

Il y a tout de même un problème que Benveniste ne résout pas. Voici ce qu’il dit : “ Pour expliquer le rapport entre “ hôte ” et “ ennemi ”, on admet en général que l’un et l’autre dérivent du sens de “ étranger ” qui est encore attesté en latin ; d’où “ étranger favorable Ð hôte ” et “ étranger hostile Ð ennemi ”. Il pose le problème, mais ne le résout pas. Il note bien que le sens a dérivé vers ennemi, à partir de cette seconde valeur d’“ hostes ”, qui est la valeur d’étranger. Il fait alors remarquer qu’en latin, il y a bien des noms pour étranger, mais que

celui-là concerne le type d'étranger qui était, si je peux dire, "hostisable". Ce n'est pas tout. L'étranger "non-hostisable", c'est le "peregrinus". Là, c'est l'étranger qu'on peut accueillir, et, en l'accueillant, on considérait qu'il avait les mêmes droits que le peuple romain, ce qui n'était pas le cas de l'étranger "hostes". Avec les Romains, nous ne pourrions aller guère plus loin. Une ébauche de compréhension nous viendra peut-être des Grecs.

C'est là que nous trouvons le terme grec, "philos" : l'ami, l'amitié... etc. En fait ce terme est la racine, la base de ce qui est en latin l'"hostes". Qui désignait-on comme philos, comme ami ? celui qui avait donné lieu à un contrat d'hospitalité. Deux amis étaient donc deux personnes qui avaient noué le contrat d'hospitalité. L'hôte reçu s'appelait le "xénos", qui est aussi l'étranger. Nous sommes donc devant le même problème qu'en latin : le philos, l'amitié, le contrat entre deux personnes, chacune des deux étant porteuse de ce contrat. Mais l'intérêt que nous pouvons trouver dans le philos des Grecs, c'est que l'étranger reste l'étranger et cette amitié, d'une certaine manière, est une amitié entre deux xénos, non pas deux hôtes, mais deux étrangers. Ainsi avec le philos, on ne fabrique pas du même, on n'assimile pas l'autre, on noue un contrat avec lui. Ça a un intérêt, souligné là aussi par Houria, c'est que, bien entendu, ça nécessite une certaine délimitation de territoire : le xénos n'a de sens que s'il y a un territoire délimité, sinon il n'y aurait pas de xénos, mais un halo d'individus. Il y a donc une certaine délimitation et la nécessité d'accepter que l'autre soit pris en compte comme étranger. Quand quelqu'un arrive et vient nous voir, lorsque nous l'hospitons, c'est un étranger et il va le rester jusqu'au bout sans aucun doute : il repartira comme étranger. Mais, entre temps, quelque chose se sera installé comme du philos, c'est-à-dire la mise en place d'un système d'obligations réciproques. Au bout du compte, nous avons accueilli un étranger, nous sommes étranger par rapport à lui, mais nous sommes liés ensemble par un système réciproque d'obligations qui est le contenu exact de la philia. En somme, cette question de l'amitié est d'un apport vraiment très important, si ce n'est qu'elle laisse encore persister cette dualité entre l'étranger et l'hôte, mais que pourtant, maintenant, on pourrait presque comprendre. Par ailleurs, il n'y a pas, en grec, de dérivations vers le sens d'ennemi.

Voilà si vous voulez l'état, trop rapidement établi, de la question au sortir de Benveniste. Puisqu'en somme nous ne pouvons pas arriver à la question de l'ennemi par l'étude détaillée du mot, soit de "hostes", soit de "philos", c'est que peut-être il nous faudrait lire les concepts d'une manière un petit peu différente et poser un temps d'origine où l'ensemble de ces sens soient inclus. Et là encore, Houria l'a très bien dit, est-ce qu'au point de départ, la philia, ce n'est pas un pacte que l'on conclut avec l'ennemi ? Au point de départ ! Et c'est peut-être même ce qui fait son sens le plus essentiel.

Je voudrais alors vous proposer un petit mythe, rapide, un mythe de la création de la philia. Dans une société non organisée, une horde comme le suppose Freud, quelqu'un arrive auprès d'un autre et accepte de ne pas le manger. On pourrait commencer comme ça après tout, c'est-à-dire qu'on lui/il se refuse le droit d'ingérence de l'autre, si je puis dire. À ce moment-là, on va lui donner quelque chose à manger pour marquer cela, autrement dit "tu ne me manges pas, donc nous allons manger quelque chose en commun", parce que manger quelque chose en commun quand on est face-à-face, ça ne peut être que se manger l'un l'autre, — une opération qui paraît vraiment difficile —, mais enfin tout en mangeant une troisième chose : on se mange peut-être du regard, mais on partage la nourriture. Cette nourriture devient le symbolon. On peut dire que là, nous sommes à la naissance du contrat, c'est-à-dire à la nourriture partagée comme contrat de base entre deux personnes. (Je rappelle que c'est un mythe !) On comprendrait alors très bien qu'à ce moment-là, l'ennemi, effectivement, soit d'origine, l'ennemi originaire. Et il ne faut pas s'étonner que, dans la suite du développement de l'idée, dans la série interprétante des idées, on trouve sur le chemin l'ennemi car il y était déjà. Il n'a pas été "fabriqué", il était déjà là. La notion d'ennemi n'est pas liée à des circonstances, qui sont des circonstances institutionnelles, mais au départ de l'institution

même. Par parenthèse, cette institution, née de ce mythe, est transversale, au sens où elle n'est pas régie par les lois des rapports internes et externes. Nul n'y est contraint, chacun peut s'y prêter. L'institution d'hospitalité est toujours transversale, sauf dans un cas... (Je n'en sais rien en fait. Je dis dans un cas, parce que je n'en ai repéré qu'un, mais il y en a peut-être dix mille !) dans un cas, bien relevé, qui s'appelle la "xénia", dont une des formes modernes est l'institution par les israéliens des "Justes". Le terme xénia, on désigne quelqu'un comme l'hôte privilégié du pays. Mais la xénia ne concerne qu'une personne, le rapport d'une personne à un groupe. Donc, l'hostes, la philia, concerne soit un rapport de un à un, soit un rapport d'un groupe à un, mais jamais d'un groupe à un groupe. Ce qui me faisait dire dans la discussion de tout à l'heure qu'il n'y a pas d'hospitalité d'État. L'hospitalité d'État serait quelque chose qui concernerait un autre groupe. Une telle chose est pourtant attestée, à Rome, à un moment donné, c'est-à-dire le droit pour les romains de s'installer dans un autre pays avec leur armée. L'armée, l'"Ost", qui vient de hostis. Il y a une logique là-dedans, logique dans laquelle il vaut peut-être mieux ne pas entrer !

Pour rester dans cette idée, dans ce mythe de base oral, on peut rappeler qu'un des dérivés de "philos", c'est "philema". "Philema", en grec, veut dire le baiser. C'est pas mal l'histoire du baiser : dans le baiser buccal, on joint les deux orifices. Il y a donc contact, puis séparation. Au fond, le baiser est fait pour le moment de la séparation. Certes, il faut qu'il y ait le moment du contact pour qu'on ait le sentiment d'unité corporelle et puis il y a séparation, c'est-à-dire quand même une sorte de reproduction de l'idée du symbolon qui montre bien que, d'une certaine façon, c'est le corps tout entier qui sert de symbole de l'absence du corps de l'autre avec qui il a été en contact. Il me semble que là sur les questions du contact, il y a peut-être des choses intéressantes à tirer. D'autant que ça donne lieu à un certain nombre de rites : le baiser entre égaux, c'était le baiser sur la bouche, comme Boulganine et Khrouchtchev... (Ça me frappait beaucoup quand j'étais jeune ! Je trouvais extraordinaire de voir ces deux hommes politiques qui avaient l'air si sérieux s'embrasser à bouche que veux-tu. Un vrai ravitaillement en vol !)

Le deuxième type de baiser, c'est le baiser sur la joue, c'est-à-dire un baiser entre deux personnes de catégories dissemblables. On peut tout ritualiser à partir de là ! le baiser sur le genou, sur la bague... On peut imaginer toutes les variantes possibles. Ne les imaginons pas toutes ! (Ritualisées en tout cas.) La fellation, ce n'est pas encore totalement ritualisé ! On voit donc pourquoi philos intervient dans cette histoire de philema. Mais Philos s'observe également dans un autre cadre. L'enquête, chez Benveniste, en est tout à fait extraordinaire. Il est connu que les traducteurs d'Homère donnent parfois à philos un sens possessif. Mon, ton, son, nos, vos, leurs... etc. Il démonte ça de manière magistrale. Il montre que chaque fois qu'on emploie philos, dans philos - genou, philos - main... etc, c'est toujours dans des circonstances de pacte ou de rappel de pacte. De telle façon que, là encore, on voit bien philos intervenir dans les rapports corporels. Toute partie du corps cette fois-ci, pas seulement philema, le baiser, qui est spécialisé, toute partie du corps peut être supposée, attribuée, philos, elle peut servir en quelque sorte de tessère de ce contrat de base, qui est un contrat de lien avec l'autre, mais avec l'autre comme étranger.

Voilà. On pourrait en dire encore beaucoup.

L'an dernier, pour ceux qui étaient là, j'avais abordé le cas d'un jeune homme, Jean-Claude, pensionnaire d'une clinique où il m'arrive de travailler, qui était un "bandit, drogué, con". Je n'ai pas dit débile, j'ai dit con. Parce qu'il était (prétendument) con. Revisité à la lumière de l'hospitalité et de la philos ou de la philia, on s'aperçoit que ce moment que je vous avais rapporté était un échange. Je vous rappelle brièvement : — "De quoi parle-t-on aujourd'hui ?" — "De moi", dit Jean-Claude. — "Vas-y, on parle de toi alors !" — "Je suis un bandit". — "Encore !" Parce qu'il disait toujours ça. C'est la première des choses qu'il disait. C'était sa carte de visite. Tout le monde en avait marre de l'entendre dire ça. Puis la réunion arrive

finalement à prendre un autre tour, pour différentes raisons. À un moment donné, comme il était bandit et que, quand même, il se débrouillait pas mal, — il avait des Aston Martin et des trucs comme ça —, ça a commencé à faire rêver le groupe qui était là, et a surgi l'idée : “ Mais si nous aussi on montait un gang ? ”. Un gang pour voler les Aston Martin ! On voit bien qu'il y a eu un échange fondamental. Mais il a pu se montrer une nouvelle fois xénos puisqu'il nous a dit au moment où on lui proposait de devenir le conseiller technique : — “ Non ! J'ai promis de ne plus voler ”. On voit bien que, même dans cet échange-là, nous étions toujours xénos par rapport à lui. Pour tout vous dire, c'est assez extraordinaire : à la suite de ça, — mais à l'époque on ne le savait pas, ça a pris du temps —, c'est quelqu'un qui n'avait pas travaillé, eh bien il travaille, il fait quantité de trucs tout à fait hors du commun, il est méconnaissable, il vit comme... il peut vivre... parce que c'est quand même quelqu'un qui est assez abîmé sur le plan cérébral ; mais on peut voir comment de ce jour-là... on peut faire de ce moment d'accueil, — on dit accueil, là on dit philia, il y a quelque chose de plus ; il y a quelque chose de plus qui est quoi ?

“ Philia ”, évidemment l'amitié pour nous, c'est un sentiment. Or la “ philia ”, c'est un contrat. Alors il nous faut assumer, dans la logique de notre mythe, que ce qui est, au point de départ, un contrat, devient plus tardivement un sentiment. Pourquoi ? Comment comprendre ce phénomène ? Nous pouvons nous faire aider par un sociologue, un magistrat magistral, Gabriel de Tarde. Dans un de ses livres, intitulé “ Les lois de l'imitation ”, il donne un très bel éclairage sur ces questions. Il fait observer que dans la répétition il y a trois niveaux : le niveau le plus élevé (une sorte de deuxième étage) qui est l'imitation, — ce qui donnera lieu à la mode —, puis un deuxième niveau sous-jacent, le premier étage, celui de la génération (suivant ses termes), — lié à la coutume —, et enfin un niveau infra (rez-de-chaussée), celui de l'ondulation (nous dirions peut-être rythme). Il observe que les niveaux se rabattent les uns sur les autres (même s'ils se supposent en fait aussi l'un l'autre car l'imitation ne va pas sans la génération qui ne va pas sans l'ondulation). L'insistance d'une mode donne lieu à la coutume, de même que la coutume s'inscrit dans un rythme (une ondulation). On pourrait très bien comprendre qu'à partir du premier bonhomme qui a inventé la philia, le bon cannibale sevré, le contrat s'est répandu par l'imitation. Puis, dans la mesure où cette invention transformait les rapports sociaux naissant, elle s'est instaurée en coutume. Enfin, cette coutume insistante, entrant dans les fondements, les soubassements, voire la création des rapports sociaux, devient un rythme, une ondulation, et là, nous pourrions tout à fait dire, donne naissance à un sentiment. Il me semble avoir lu chez Lacan quelque chose comme ça dans les “ Écrits ”, je ne sais où. Il dit, approximativement, que l'affect, puisque c'est de lui qu'on parle, est une sorte — je ne crois pas que ce sont ses mots, mais c'est comme ça que je le traduis — de sédimentation du symbolique. Au bout du compte, c'est le fait que le symbolique commence toujours en droit, et finit par sédimenter sous forme d'affect. Ce dernier est donc une sorte de présence du symbolique dans le sentiment, par sa répétition, par le fait qu'il est répétition. Il me semble que c'est la conception de Tarde.

Le travail d'élaboration autour de ces notions d'hospitalité et d'amitié a reçu récemment un éclairage clinique particulièrement vif.

Je travaille dans un Centre, l'Hôpital Renée Sabran à Hyères, où sont hospitalisés des patients cérébro-lésés, pas spécifiquement par des traumatismes crâniens. Ce jour-là, pendant deux heures à peu près, nous rencontrons, lors une réunion que nous faisons régulièrement avec une partie de l'équipe, un monsieur, Rolland, qui a eu un problème vasculaire. Ce qui lui est arrivé est épouvantable : la perte de la perception de la partie gauche de son corps, particulièrement du bras et de la main. Le bras qu'il voyait devant lui, dont il pouvait parler, ce n'était pas le sien. Et ce n'était pas le sien, même pas au sens de l'étrangeté. Ce n'était rien du tout : il savait que c'était quelque chose, quelque chose qui bougeait — puisque la motricité n'était pas atteinte —, quelque chose même qu'il pouvait sentir de façon vicariante

parce qu'il avait quand même un sentiment d'unité grâce à la peau. Il semblait bien qu'il y avait quelque chose au niveau du contact qui " passait " encore, mais l'attribution de ce " quelque chose " au bras était tout à fait impossible. Nous discutons tous assez longuement avec Rolland qui disait : " c'est terrible, c'est du gâchis d'avoir perdu cette main gauche ". Car il était kinésithérapeute, de grande réputation, une très grande finesse du toucher, cultivée pendant des années... À un moment donné, la question arrive : " Vous aimez votre main gauche ? " À quoi il répond sans hésiter : " Bien sûr que j'aime ma main gauche ! Je sais qu'elle est à moi quand même, mais intellectuellement ". Je n'étais pas convaincu qu'il puisse aimer ce truc-là, parce que c'était " ce truc ", vraiment, je n'exagère pas. Je le décris très mal. Il faudrait qu'il soit là pour vous le dire lui-même. Dans un petit bouquin, " L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau " quelqu'un décrit ça très bien, un nommé Sacks. Une très belle description, bien mieux que je ne pourrais le faire. Or, j'étais en pleine préparation de ce colloque, et nous avons commencé à discuter de la philia. Je lui raconte un peu les idées que je vous ai présentées aujourd'hui. (Elles étaient déjà là.) " Qu'en pensez-vous ? " lui dis-je, " est-ce que vous pourriez être philia avec votre main gauche ? ". C'est un monsieur qui a une très grande profondeur. Il est extraordinaire ! Il a réfléchi cinq minutes. Cinq minutes pleines. Il n'a donc pas du tout répondu comme pour l'amour. (Pour l'amour, c'était pour s'en débarrasser. Ça se sentait.) Là, ayant pris son temps, il dit : " C'est ça ! Parce que cette main m'est étrangère ". Dans ce moment dramatique pour lui, il avait saisi pleinement qu'avec sa main, qu'avec son bras, il devait établir un contrat d'obligations réciproques. Il s'est attelé à cette tâche et il faut dire, ayant eu l'occasion de le voir à plusieurs reprises, qu'il l'a menée aussi loin que possible. La dernière fois où je l'ai vu, sa main avait acquis une telle solidarité amicale avec le reste de son corps que, alors que je lui demandais " et cette main amie ? " nous avons eu la surprise de le voir lever cette main, la contempler, en nous disant " on est bien copains maintenant ".

Il me semble pouvoir dire que le corporel est très directement intéressé dans la philia, à la fois sur le plan du symbolisme, mais aussi sur cette question de l'étranger, du corps étranger.

Voilà ! Je vous remercie.

Antoine VIADER

Bon ! On va essayer de ne pas rester captif, captivé, dans les filets de tes paroles, de tes références. C'est drôle quand même parce que en t'écoulant et en repensant aux interventions de Stéphane et de Houria tout à l'heure, je me disais qu'il faudrait qu'on ait un peintre qui peigne ce qui se dit, qui peigne les rythmes de ce qui se dit. On devrait créer un nouveau métier dans le plan Aubry, quelqu'un qui peindrait la musique et les paroles de ce qui se dit.